

*Je l'ai rêvé. Pendant toutes ces années – quinze ans – je l'ai rêvé. Et aujourd'hui...*

Ces mots, ces sentiments, sont ancrés en moi. Jamais je ne les oublierai. Comment le pourrais-je ? C'est par ces mots que tout finit, ils marquent la conclusion de mon histoire.

Et aujourd'hui...

Eh bien aujourd'hui, presque quarante ans plus tard, ce sont ces mots qui, écrits et soigneusement conservés quelque part, rendent mon histoire si incroyablement réelle...

## Prologue

Mon nom est Anouk Ravège, j'avais deux ans lorsque nous avons déménagé à Madagascar mes parents, mes trois frères et moi. Ma mère et mon père étaient tous deux enseignants, et ils ont été mutés dans cette grande île où tout le confort nous attendait, une très grande maison de style colonial et des voitures de fonction, de type Fiat Sport. Les expatriés bénéficiaient d'avantages en nature assez conséquents, en compensation de l'éloignement de leur pays et famille.

Nul doute que nous nous plairions dans notre nouvelle vie, avait dit mon père qui était ravi de quitter la France et son froid, pour retrouver le soleil et la chaleur.

Quant à moi, j'étais alors trop petite pour savoir si j'aimerais notre nouvelle maison. Mais il n'y avait pas de raison, je perdis d'ailleurs très rapidement tout souvenir précédent. À cet âge-là on oublie vite, et on s'adapte facilement à toute nouveauté. En théorie.

C'est en tout cas de cette façon que cela doit se passer. Et c'est ainsi que cela se passa pour mes frères... Je le sais pour avoir posé la question des années plus tard à Tommy : de trois ans et demi mon aîné, il n'a rien vécu qui puisse lui permettre de dire qu'il ait eu des problèmes – ou du moins des difficultés – d'adaptation. Darryl n'était qu'un bébé de cinq mois à notre arrivée, donc, pour lui la question ne s'est pas posée. Quant à mon troisième frère, Damien, qui était en fait mon demi-frère du côté de ma mère, il était beaucoup plus âgé que nous trois. Ma mère l'avait eu d'un premier mariage quand elle était encore toute jeune, il avait huit ans de plus que moi. Par la suite je ne l'ai pas interrogé sur ses impressions car c'était un garçon assez renfermé, mais cela dit je ne l'ai à aucun moment entendu commenter un événement qui se serait passé ; s'il avait lui aussi ressenti quelque chose, il n'en a jamais parlé. Peut-être cela ne lui a-t-il jamais rien fait ? Je suis persuadée qu'il n'était pas à l'écoute de ce genre de choses.

Mais pour moi, la situation fut difficile, parce qu'elle n'était pas rationnelle. Et elle a duré dans le temps. C'est quelque chose qui s'est emparé de moi petit à petit, insidieusement...

Tout a débuté alors que nous étions à peine installés dans notre nouvelle maison. Je m'en rappelle, bien que les souvenirs s'estompent au fur et à mesure que l'on grandit. Mais il y a des flashes. Et j'en conserve un très précis de mes deux ans. C'est ce qui me permet de savoir précisément quand mon aventure a commencé.

D'ailleurs, avec le recul je me dis qu'*heureusement* j'étais encore toute petite lorsque cela m'est arrivé...

... Autrement je me serais effrayée. Quand on est grand, on rejette l'inconnu. On se referme, on ne se met pas à l'écoute, on adopte un comportement à l'opposé de celui d'un bébé, à l'opposé de celui qu'on attend de nous.

Et si j'avais réagi ainsi, alors je serais passée à côté d'une expérience inouïe. C'est ainsi que je la ressens aujourd'hui. Je me sens privilégiée d'avoir vécu ce que j'ai vécu, d'avoir connu ce que je vais vous raconter maintenant...

## Chapitre 1

*Octobre 1963*

J'étais allongée dans mon petit lit à barreaux, c'était l'heure de la sieste. Je me trouvais dans la chambre de mes parents, une très grande pièce avec deux fenêtres immenses qui donnaient sur le jardin. Et là, j'ai ressenti une étrange sensation qui reste très vive en moi : on me pinçait le bras. Ce n'était pas douloureux, enfin, dans mes souvenirs.

Couchée sur le dos, je tournais la tête dans tous les sens. Sur chaque côté de mon lit, ma mère avait disposé une couverture pour m'isoler de la lumière, parce que les volets n'étaient pas fermés. Nullement effrayée, je soulevai la couverture, avec toute la naïveté d'un bambin. Je pensais y découvrir Tommy, le roi des farces. Mais la grande pièce était vide... Je relâchai la couverture avec un gazouillement. Ce fut tout. Un flash !

Je ne sais plus ce qu'il s'est passé après, mais je pourrais sans mal deviner la suite des événements : je devais sans doute babiller joyeusement jusqu'à ce que ma mère ou ma nourrice m'entende.

Par contre ce flash, si précis dans ses détails, je crois le ressentir encore : le pincement, la couverture qui pend sur les barreaux...

Cet événement ne se produisit plus, enfin d'aussi loin que remontent mes souvenirs. Mais cela ne fut pas anodin, puisqu'aujourd'hui, à quarante ans passés, je m'en souviens encore. Si fugace soit-il, cet épisode avait eu toute son importance : il avait marqué le début d'une aventure hors du commun, et transformé ma vision des choses au fur et à mesure que je grandissais et que je les vivais.

Mais n'allons pas trop vite... S'il est vrai que cela m'apprit à considérer ce qu'il faut nommer « l'irrationnel » comme une chose avec laquelle on peut cohabiter, je n'en suis pas arrivée à cette conclusion à cause d'un simple pincement sur le bras... Tant que j'étais trop petite pour comprendre ou réaliser, je ne me rendais compte de rien. Mais avec le temps je sentais d'autres manifestations, d'autres sensations. J'ai commencé à avoir peur. De plus en plus j'avais le sentiment d'une présence invisible près de moi. Pas toujours, pas systématiquement, mais souvent lorsque j'étais seule.

Quand je fus en âge de ne plus dormir dans mon lit à barreaux, ma mère m'installa dans un grand lit, dans une alcôve de sa chambre. Il y en avait une à chaque bout, deux renforcements assez spacieux isolés par des paravents, on aurait dit des pièces à part.

— Quand tu seras un peu plus grande, tu auras ta chambre, me disait ma mère. Mais pour l'instant, tu seras bien là, près de nous.

L'autre alcôve abritait le grand lit de Tommy, et le petit lit de Darryl. Nous étions tous les trois encore petits, et je suppose que cela apportait beaucoup de plaisir à notre mère de nous avoir près d'elle. Elle a toujours été maman poule.

Mais, contrairement à ce qu'elle m'avait dit, je n'étais pas bien. Cet endroit m'effrayait sans que j'en connaisse la raison. Pendant les trois ans que je couchais là, cette pièce entière me terrorisa.

Était-ce la conséquence d'une peur inconsciente ? Probablement. En tout cas c'était plus fort que moi, je m'y sentais mal à l'aise.

Si mes frères percevaient la même chose, jamais ils ne l'exprimèrent. Ce qui est sûr, c'est que les enfants ont toujours peur de ceci ou cela : du noir, du loup ou des sorcières. Mais au moins met-on un mot sur sa crainte...

Toujours est-il que j'ai commencé à ressentir le besoin d'être rassurée et de savoir, avant de me glisser dans mon lit, que rien ne pouvait se cacher dessous. Mais je ne pouvais pas regarder moi-même, j'avais bien trop peur ! Alors ma mère se prêtait volontiers à ce qui passait à ses yeux pour un simple caprice ; tout en m'affirmant que je n'avais rien à craindre, elle se penchait, me confirmait qu'il n'y avait rien, et je pouvais alors me coucher tranquille.

J'avais peur, c'est tout. Mais de quoi ?

Autant dire que j'ai été la plus heureuse des petites filles lorsque ma mère, un jour de juin 1967, m'apprit enfin que j'étais assez grande pour avoir ma chambre à moi. J'avais presque six ans. Mais ma joie fut de courte durée : lorsque j'ai vu ma chambre, et que j'ai réalisé que j'y serai *seule*,...

...

C'était une toute petite pièce, elle ne devait pas mesurer plus de 7m<sup>2</sup>. Mais mes yeux d'enfant la voyaient géante.

Mes frères, quant à eux, se partageaient une grande pièce à côté de la chambre de Damien, dans laquelle une immense armoire allant presque jusqu'au plafond servait de séparation entre les deux espaces de couchage. Nous ayant tous les trois installés dans nos domaines respectifs, nos parents nous garantirent qu'ainsi, nous aurions plus de place pour jouer.

Aurais-je aimé être avec mes frères ? Je crois que oui, parce que j'ai senti d'instinct que je n'allais pas aimer être toute seule. Mais je l'ai gardé pour moi, pour deux raisons :

Premièrement je bénéficiais d'une chambre rien que pour moi ; c'est le rêve de tout enfant qui doit la partager avec son frère ou sa sœur, je n'avais donc pas le droit de me plaindre. D'ailleurs je le vérifiais : Tommy m'enviait, je ne me voyais donc pas lui dire que j'aurais préféré sa place...

Deuxièmement si ma mère avait eu connaissance de ma peur, elle aurait sauté sur l'occasion pour me récupérer illico presto, car cela lui coûtait beaucoup de ne plus nous avoir auprès d'elle.

Et je me serais retrouvée à nouveau à coucher dans l'alcôve.

Alors ça non ! Plus jamais !

J'ai donc choisi de ne pas me plaindre.

Mais il me vint alors à l'idée de demander à ma mère l'autorisation de laisser dormir ma petite chienne Nouchka avec moi. C'était une petite bâtarde croisée chihuahua et chien papillon, née un mois plus tôt d'une de nos chiennes qui avait mis au monde une portée de six chiots. Je craquai pour cette minuscule chose marron et blanche presque sans poils, et elle fut toute à moi dès l'instant où je la choisais. Chacun de nous possédait ainsi son animal attitré parmi nos nombreux chiens, environ vingt-cinq, heureusement que le jardin était très spacieux. Damien prit Patchou ; Tommy préféra Samson, un petit mâle de la même portée que Nouchka. Darryl s'en approprierait probablement un quand il aurait l'âge de pouvoir s'en occuper, comme disait mon père. Même mes parents avaient leurs préférés.

— S'il te plaît maman, quémandai-je, elle me tiendra un peu compagnie, et puis elle ne prendra pas beaucoup de place.

Ma mère accepta, après m'avoir soutiré la promesse qu'elle dormirait dans son panier, et pas dans mon lit. Je promis avec enthousiasme, sans m'inquiéter de savoir si j'arriverais à me

faire obéir de la petite chienne. Il me suffisait de promettre « d'essayer », mais je me gardai bien de le préciser. De toute façon, j'étais sûre d'y parvenir : vu qu'elle était encore toute jeune, je n'aurais aucun mal à parfaire son éducation...

Outre la présence de Nouchka, une autre chose m'a aidée à accepter ma nouvelle chambre : je sentais confusément – toujours sans comprendre pourquoi – que dans mon petit espace personnel la peur n'était pas la même. Elle était plutôt diffuse... pas aussi gênante et oppressante que chez mes parents. Très vite ma préférence s'est imposée : j'étais cent fois mieux dans ma petite chambre que dans leur grande pièce à l'atmosphère glaciale.

Celle-ci était pourtant lumineuse, très ensoleillée... mais en même temps si froide. Ma chambre, elle par contre, était accueillante, avec sa grande bibliothèque en bois que mon père, très bricoleur, avait fabriquée lui-même. Sur les étagères, j'y avais aligné toutes mes peluches et mes poupées Barbie. Je me persuadai que je parviendrais à y dominer ma peur. Cela me prendrait du temps, mais je me sentais assez confiante. D'ailleurs j'avais déjà réalisé un gros progrès : je pouvais y rester sans avoir envie de prendre mes jambes à mon cou, contrairement à l'autre, où je ressentais toujours l'inévitable envie de fuir, même en pleine journée.

C'était assez paradoxal, car ma nouvelle chambre avait une porte qui donnait directement sur l'extérieur ; il aurait été compréhensible que cela ne me tranquillise pas, et pourtant ce n'est pas ce qui me dérangeait. Ce qui me... troublait, c'était à l'intérieur. Près de moi...

Je continuais à regarder sous mon lit. Je ne pouvais pas m'endormir si je ne le faisais pas.

Mais dorénavant c'était moi qui me penchais !

\*

Aujourd'hui je souris en y repensant : si je n'étais pas rassurée, comment pouvais-je *oser* me mettre à quatre pattes ou à plat ventre pour inspecter le dessous de mon lit ? J'aurais dû avoir peur de regarder !

Mais en fait, la petite fille que j'étais à l'époque avait compris d'instinct pourquoi elle accomplissait ce geste : mon angoisse ici était amoindrie, tout mon subconscient réagissait en fonction ; me baisser n'était donc plus pour moi quelque chose d'impossible. De plus, au fond de moi, je devais bien me douter que je n'y découvrirais rien d'effroyable ni d'abominable.

Pourtant, il fallait que je le fasse ! Que je me penche, et que je regarde. C'était plus fort que moi.

Ce dont je ne me doutais pas, c'est que j'aurais pu y découvrir quelque chose de terrifiant, comme un cafard par exemple – cet insecte répugnant m'aurait alors à coup sûr fait bondir au plafond de peur et de dégoût – ou même un serpent... c'est déjà arrivé que ces bestioles entrent dans les habitations et se tapissent dans les coins sombres. Si je m'étais un jour retrouvée nez à nez avec un de ces reptiles, je me demande bien comment j'aurais réagi !

Mais non, je n'ai jamais rien vu... que de la poussière, parfois un jouet égaré.

Malgré tout je ne dérogeais pas à ma règle, à mon rituel du coucher.

Il a duré plusieurs années...